

L'été d'Achille

DAVIDE BUZZI

1

Mars 1993

En ce jour de printemps, il pleuvait sur Milan.

Comme tous les jours, j'essayais de m'extirper du trafic qui afflige la zone sud-est de la ville. Coincé dans les embouteillages, j'espérais arriver à l'heure au bureau.

Les haut-parleurs de ma Fiat Uno passaient à fond Radio Lattemiele, qui inondait l'habitable des chansons de Take That, Duran Duran et Jovanotti. À l'époque je travaillais chez le concessionnaire Fiat rue Crescenzago, quartier Lambrate, où j'étais vendeur – directeur des ventes même. Mon rêve de jeunesse, écrire des chansons et vivre de ma musique, avait fondu comme neige au soleil immédiatement après la fin du lycée, mais je n'aurais pas pu dire que cette vie me rendait malheureux.

«On ne vit pas d'illusions!» Il me semblait entendre résonner, entre deux chansons, la voix de mon père. C'était son credo perpétuel, qu'il me jetait à la figure chaque fois que je lui balançais mes ambitions musicales.

J'avais à nouveau entendu ce leitmotiv le soir où il était venu me récupérer au commissariat, après le premier – et dernier – concert que nous avions fait au Seven avec mon groupe.

«C'est en travaillant qu'on gagne sa vie! Pas en traînant la guitare à la main dans les boîtes de nuit et les places pleines de drogués et qui sait quoi d'autre!»

«Il faut que tu fasses carrière mon fils, que tu te trouves un travail sérieux, une fille comme il faut, que tu fasses des enfants», avait renchéri ma mère, qui n'aurait jamais, au grand jamais, donné tort à papa, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie.

«Finis-en avec toutes ces lubies! Tu n'es plus un enfant, c'est l'heure d'être responsable maintenant...», avait continué mon vieux, avec ma mère derrière qui hochait la tête, son fichu chapelet toujours à la main. Enfin bref, la même histoire que tous les gens de ma génération ont vécue, d'une manière ou d'une autre.

En réalité, j'avais trouvé ce travail sans difficulté: le concessionnaire cherchait un apprenti et, puisque je passais là devant trois fois par semaine en rentrant des répétitions, j'avais vu le panneau «Recherche vendeur». J'étais entré, m'étais présenté et un quart d'heure plus tard, j'étais embauché. Et adieu les rêves de gloire. Je venais d'avoir vingt-et-un ans.

En quelques années j'avais gravi tous les échelons et, d'apprenti à tout faire, j'étais passé directeur des ventes.

Je gagnais bien ma vie, ce qui n'était pas si mal, mais plus les années passaient, plus je sentais que quelque chose manquait à ma vie. La musique, les rêves volés et les ailes coupées. Cette sensation de perte immuable me rongait l'âme.

Ce jour-là, il pleuvait sur Milan. Tout plongé dans mes réminiscences, j'approchais lentement le viaduc du Corvetto, un de ces endroits de merde de la ville où on ne voudrait jamais tomber en rade avec sa voiture. Un quartier délabré, avec des milliers de problèmes de mixité sociale, de gitans, de marginaux et de Dieu sait quoi encore, enfin bref un endroit qu'il valait mieux éviter.

La file de voitures s'était immobilisée une énième fois, à un énième feu rouge. Alors que les essuie-glaces répliquaient en rythme au tempo battant de la pluie sur le pare-brise, en dissonance totale avec les notes de Culture Club, il m'a semblé apercevoir, en face de moi, la silhouette d'un homme assis contre un des piliers du viaduc. Il avait un caddie plein à craquer de trucs aux couleurs improbables et, à première vue, il ressemblait à tous ces autres clochards qui étaient de plus en plus nombreux à longer les routes de la ville.

Finalement la file de voitures s'est remise en marche et, presque au pas, je me suis enfilé sous le pont. Le type se tenait là, assis à côté de son caddie, emmitoufflé dans sa parka tout droit sortie d'une chanson de Guccini. On ne voyait qu'un bout de cigarette et un nuage de fumée émerger de la capuche qu'il tenait rabattue sur sa tête. Il tenait sur ses genoux une vieille guitare; ses doigts nus dépassaient de ses gants et semblaient courir, endiablés, le long du manche de l'instrument.

Je passais régulièrement sous ce pont, depuis des années, et pourtant je ne l'avais jamais vu; ou plutôt, je n'avais jamais vu personne s'installer à cet endroit, qui m'avait toujours semblé particulièrement peu accueillant.

J'ai continué mon chemin et, au moment où je passais, j'ai tourné la tête vers lui, comme pour graver dans mon esprit cette image qui avait sans aucun doute quelque chose d'absurde.

Je l'ai dépassé et, en suivant le flot de voitures et de visages fatigués, je suis finalement arrivé à la concession automobile.

Avec même cinq minutes d'avance.

2

Il avait arrêté de pleuvoir depuis quelques heures et ce soir-là, quand j'ai quitté le travail, le vagabond n'était plus là.

J'avais bien regardé à droite et à gauche en passant sous le viaduc, il n'était plus là. J'ai pensé que c'était un hasard et que ce matin-là, le type s'était arrêté sous le pont seulement pour s'abriter de la pluie. Je l'ai cherché, en vain, tout le long de la route qui me ramenait à la maison.

Je ne savais même pas pourquoi j'étais si curieux, pourquoi je le cherchais des yeux. Au fond, ce type n'était sans doute qu'un bon à rien, vu la vie qu'il avait choisi de mener, en marge de la société.

J'ai fini par rentrer chez moi, dans mon petit appartement de célibataire. À l'époque, j'habitais au numéro cinq de la rue Francesco Soave, pas si loin que ça du centre-ville, où m'attendait Furia, mon gros chat siamois, affligé de faim chronique, qui pesait bien huit kilos et des poussières. Je l'ai caressé un moment, servi et vénéré, comme d'habitude. Et puis j'ai glissé une triste pizza surgelée au micro-ondes.

À l'époque, mon alimentation m'importait peu. Dans le meilleur des cas, à la place des pizzas, je me faisais cuire des spaghettis. Pour varier un peu, je me contentais d'acheter ce que je trouvais dans le rayon surgelé du supermarché en bas de chez moi. Mais pour manger comme il faut, je devais attendre d'aller chez mes parents un dimanche de temps en temps, ou d'avoir un invité à la maison; alors j'appelais un traiteur de qualité qui livrait aussi à domicile et je commandais quelques plats préparés. Puis je faisais croire à ma conquête du moment que c'était bien moi qui avais cuisiné ce régal, en allant jusqu'à jouer les experts œnologues avec une bouteille de vin de supermarché à l'étiquette séduisante. À vrai dire, je n'y connaissais rien en vin, je le choisisais en me basant simplement sur l'élégance de l'étiquette.

J'ai agrémenté la pizza d'une canette de Peroni et puis j'ai dirigé mon attention vers la télévision devant laquelle, comme presque chaque soir, je suis tombé de sommeil au bout de quelques minutes.

Le lendemain matin, sous le pont, le clochard n'était pas là, ni les matins suivants d'ailleurs, et au bout d'une vingtaine de jours, j'avais laissé cette histoire derrière moi.

3

Vendredi 2 avril 1993

Il est réapparu à l'improviste un vendredi, même pont, même pilier, mêmes parka, guitare et caddie, et toujours cette même cigarette qui sortait de sa capuche.

J'ai freiné brusquement. C'est tout juste si le 4x4 derrière moi n'est pas monté sur ma lunette arrière. J'ai abaissé la vitre pour essayer de saisir au vol quelques notes au musicien et comprendre ce qu'il jouait, mais le type qui me collait au cul a commencé à klaxonner et à me couvrir d'insultes. Alors je suis reparti et me suis immédiatement rangé sur le bord du trottoir avec une manœuvre qui frôlait l'indécence. Le type du 4x4 m'a dépassé en brandissant son majeur hors de la fenêtre.

Je suis descendu de ma voiture sans même prendre la peine de la fermer et me suis dirigé vers le clochard. J'ai enjambé la rambarde et suis arrivé devant lui. Il ne semblait pas m'avoir remarqué. Il était assis sur une caisse de bière vide. J'ai alors vu ses ongles écaillés, ses doigts sales qui couraient à toute vitesse sur les cordes de sa vieille guitare qui avait sans aucun doute connu mille batailles. Et pourtant, le son qui jaillissait de ce pauvre instrument, calé sur un jean de couleur indéfinissable, était désespérément limpide et la voix qui franchissait la cigarette était rauque et bouleversante. J'avais l'impression que cette chanson m'était inconnue. Elle parlait de portes fermées, de lumières aveuglantes, d'une fille trahie et d'un amour extrême.

Je me suis accroupi devant cet homme et l'ai écouté presque sans respirer. À un moment donné, il a laissé les paroles mourir lentement, presque dans un gémissement de douleur, puis il a retiré la clope de sa bouche et l'a laissée tomber pour l'écraser avec l'une de ses godasses bien trop grandes.

«Je m'appelle Davide.»

Je lui ai tendu la main mais il ne l'a même pas regardée. Il s'est contenté de cracher par terre devant lui, sans même bouger la tête.

«T'as une cigarette?» m'a-t-il demandé de dessous sa capuche.

Il tenait la guitare sur ses genoux, presque comme s'il berçait un enfant.

«T'as une cigarette?» m'a-t-il demandé à nouveau.

«Pardon, je ne fume pas», lui ai-je répondu après un moment d'hésitation.

De ses lèvres s'est échappé un «Fais chier!» qui est resté comme suspendu dans l'air.

Encore une fois, il a roulé sa salive dans sa bouche et l'a crachée par terre. Il s'est finalement décidé à bouger; d'une main il est allé fouiller dans les poches de sa parka et a fini par dégoter un paquet de Marlboro à moitié vide. Il en a sorti une cigarette, dont il a tapoté le bout sur la caisse de sa guitare avant de la coincer entre ses lèvres. Et puis il est retourné sonder les poches de son manteau, desquelles il a déniché une boîte d'allumettes.

Une fois la cigarette allumée, il a aspiré avidement la première bouffée, tout en secouant l'allumette pour l'éteindre et la remettre, à l'envers, dans la petite boîte. Et puis il a finalement tourné la tête vers moi. Ses yeux étaient d'un bleu immense et énigmatique, mais sa barbe recouvrait presque tout son visage et je n'aurais pas su dire quel âge il pouvait bien avoir.

«Fais chier!» a-t-il encore proféré haut et fort, avant de tourner son regard vers la route et de rester là, muet et immobile, tout bonnement à m'ignorer.

C'était de toute évidence sa façon de me signifier que je l'ennuyais et que je devais m'en aller. Je suis donc retourné à ma voiture.

Je n'ai entendu la guitare recommencer à jouer que lorsque j'ai posé la main sur la portière. C'étaient les mêmes notes qu'à mon arrivée, cette chanson qui parlait de portes fermées et d'un amour désespéré.

Extrait de *L'estate di Achille*, traduit de l'italien par Célia Mercier.

biblio

L'estate di Achille

Ed. Morellini, 2022.

**Antonio Scalonesi -
Memoriale di un anomalo omicida seriale**

96 Rue de-La-Fontaine Edizioni, 2020.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch].



bio

DAVIDE BUZZI, né en 1968 à Acquarossa, au Tessin, a exercé différents rôles au long de sa carrière: musicien, chanteur, compositeur, auteur, mais aussi acteur, scénariste, photographe et plus – tel que membre du comité de rédaction du mensuel *Voce di Blenio*. Ses chansons, composées en italien ou en dialecte tessinois, abordent souvent des thèmes sociaux ou historiques. Avec cinq albums à son actif, Buzzi a également composé des chansons pour des interprètes italiens, américains et australiens – parfois sous un pseudonyme. Il a publié quatre romans (derniers titres ci-contre). *L'estate di Achille* a été présenté au Premio Strega 2023.

CÉLIA MERCIER, née en 2001 en France, traduit de l'italien, de l'anglais et de l'espagnol. Elle suit une formation en interprétation de conférence au sein de la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève (FTI). En 2023, elle a approfondi sa pratique de la traduction littéraire sous la supervision de Lise Chapuis, grâce aux mentorats proposés par le Collège de traducteurs Looren dans le cadre des stages de la FTI. C'est ainsi qu'elle a traduit cet extrait de *L'estate di Achille*, dont elle évoque les particularités dans un texte à lire sur www.lecourrier.ch/auteursCH